

seulement au précédent congrès); 20 % environ sont des cadres syndicaux moyens ou inférieurs; 85 % des délégués sont titulaires d'une distinction gouvernementale; 71 % avaient joui d'une éducation secondaire ou supérieure et 20 % seulement n'avaient eu qu'une éducation élémentaire (60 % au précédent congrès); 72 % des délégués sont membres du parti ou candidats.

Le livre de Deutscher donne peu d'indications sur l'activité syndicale au cours de cet après-guerre. Dans son introduction, il en avait averti le lecteur: le matériel est infiniment plus abondant pour les périodes précédentes; les discussions de 1921, par exemple, sont infiniment plus riches, plus profitables que celles du X<sup>e</sup> Congrès. Ici s'impose une critique de la conception de l'ouvrage de Deutscher. Son livre est celui d'un historien marxiste de talent, d'un homme de science dans la meilleure acception du terme. Mais dans cet ouvrage, il n'apparaît pas comme un politique. On a l'impression qu'il s'éloigne, qu'il se méfie de l'événement qui n'est pas décenté par au moins quelques années. Pourtant, des sources pour étudier le présent des syndicats soviétiques, il en existe: la presse russe. Tous ceux qui ont plongé patiemment dans la grisaille des pages énormes du "Troud" et de la "Pravda" en témoignent. Bien sûr, le compte rendu des congrès est d'une grande monotonie, mais il y a les correspondances d'usine, l'autocritique, des témoignages. Dans la mesure où la presse s'adresse aux ouvriers, il est exclu que leur vie ne transperce la façade de propagande officielle.

Les syndicats soviétiques ont 27.000.000 de membres. Un tiers environ ont des fonctions syndicales, dont: 1 million d'organiseurs de groupes syndicaux de base (20 membres), 1.200.000 responsables d'assurances sociales et occupés avec l'inspection du travail, 1.000.000 de membres des commissions de salaires d'entreprise (pour la fixation des salaires aux pièces), 2.000.000 dans les commissions de solidarité. Cette participation de masse à des fonctions de second ordre est un substitut pour la démocratie d'usine promise à la révolution. Il semble toutefois difficile que la vie ouvrière, telle qu'elle est, ne pénètre pas dans l'organisation syndicale par une avenue aussi large.

Deutscher nous apprend qu'en 1947 on a réintroduit les conventions collectives abolies en 1933. A son avis, pour introduire un semblant de démocratie dans la vie de l'usine. Il y eut à cette occasion une discussion feinte dans les sommets sur l'importance de ces conventions. On aimerait avoir des échos des discussions qui ont eu lieu à cette occasion dans les entreprises, ou, tout au moins, savoir s'il en existe des échos intéressants.

Si Deutscher avait tenu compte des sources offertes par la presse, son livre eut gagné encore en intérêt. Mais il eut pris un autre caractère et d'autres proportions. Peut-être ne l'a-t-il pas voulu. Son livre n'a que 160 pages et est publié dans une édition scientifique officielle. Probablement l'attitude de Deutscher est simplement celle de l'historien prudent. Il est regrettable que tout au moins une appréciation critique de ces sources ne nous ait pas été donnée.

Dans un autre ordre d'idées, on aurait aimé trouver dans "Les Syndicats soviétiques" une volonté plus grande de synthèse, une théorisation de l'expérience syndicale soviétique. Il manque aux formules syndicales du temps de Lénine et du temps de Staline le cadre plus large des théories syndicales de l'époque (1).

Malgré les objections qu'on puisse lui faire, le livre de Deutscher répond à une nécessité. Souhaitons qu'il soit traduit bientôt en français.

Hugo BELL.

(1) Signalons à cet égard le livre, plus restreint comme domaine, de Salomon Schwartz: *Lénine et le mouvement syndical* (1935).

## Sartre, le stalinisme et les ouvriers

Au printemps 1947 le parti stalinien sortait du gouvernement. Il y était forcé par la révolte des ouvriers, qui n'avalent plus un «produire d'abord» conduisant à une misère croissante, et aussi par l'impossibilité de continuer son double jeu sur la question de l'Indochine. L'année 1947, marquée par de grandes luttes ouvrières, a été dépensée par les staliniens à réadapter leur politique. Ouvertement contre les grèves au départ, ils ont essayé ensuite de les réduire de l'intérieur, mais l'approfondissement rapide de la rupture U.R.S.S.-U.S.A. et le passage définitif de la France du côté américain les ont obligés à modifier totalement leur stratégie et leur tactique. Les grèves de novembre-décembre 1947, où la mobilisation générale des ouvriers a échoué sans que le parti stalinien l'ait un seul moment clairement voulue, demandée ou organisée, marquent la fin de cette pénible réadaptation. Dès lors, le but de la politique stalinienne en France a été de saboter l'économie capitaliste (surtout en 1948-1949), de dresser la population contre la politique atlantique des gouvernements et en fin de compte de se préparer à désorganiser l'arrière-front américain au moment de la guerre.

L'efficacité de cette politique est constamment mise en question par les contradictions inhérentes au stalinisme en général, et à sa situation en France depuis 1947 en particulier. La force du parti stalinien lui vient en premier lieu de l'adhésion des masses ouvrières; même si celle-ci est donnée au départ, à la longue elle ne peut être maintenue, et encore moins étendue et intensifiée, que si les faits tendent à la justifier et ne la contrarient pas à tout instant. Les faits, à savoir la politique stalinienne et ses résultats sur la situation des ouvriers. Il faudrait donc que le P.C. applique une ligne qui serve les intérêts immédiats des ouvriers et se relie d'une façon sensible à leurs intérêts historiques. Or une telle ligne ne coïncide pas nécessairement, dans ses actes concrets, avec les impératifs d'une lutte avant tout antiméricaine; il est facile de voir que dans la plupart des cas elle en diverge ou s'y oppose. Une grève dans laquelle les aspects revendicatifs sont sacrifiés à des impératifs politiques peut rarement étendre ou intensifier l'adhésion des ouvriers au P.C.; elle le peut encore moins lorsque les ouvriers commencent à se demander si les objectifs des staliniens ou les moyens adoptés pour les réaliser sont bien les leurs propres, à eux ouvriers.

En même temps les staliniens sont obligés de mener une politique «pacifiste» qui ne se réclame pas d'une classe particulière et se prétend indépendante de leurs buts de parti. Mais l'essai de créer un «Front National» tend à contredire dans la phraséologie aussi bien que dans la réalité, leur prétendue fidélité exclusive à la classe ouvrière ou aux exploités en général.

De plus, en tant que partie de la bureaucratie stalinienne internationale, le P.C.F. non seulement n'est pas libre dans son jeu, mais supporte les contrecoups de ce que cette bureaucratie fait ou subit

ailleurs. Il doit s'adapter à des tournants qui pour lui sont inorganiques ; il a à s'expliquer sur la Yougoslavie ou la Corée, la Tchécoslovaquie ou l'Allemagne orientale.

Il faut signaler un autre facteur de difficultés : les erreurs de la direction stalinienne qui, prises individuellement, sont des accidents, mais dans leur fréquence et leur contenu récurrent deviennent les accidents nécessaires de la bureaucratie.

Il ne fallait donc pas une perspicacité exceptionnelle, lorsque les éléments de la nouvelle situation ont été donnés, pour prévoir que l'habileté, la ruse et le cynisme de la direction stalinienne ne sauraient empêcher qu'un décollement se produise entre la classe ouvrière et le P.C.F. Et de fait, on écrivait dans cette Revue dès son premier numéro (mars 1949) :

« Depuis les grèves de novembre-décembre 1947 le mouvement ouvrier français semble être entré dans une période de morcellement et de profond découragement... Un grand nombre d'ouvriers suit encore les centrales syndicales, mais sans confiance ; le recul des ouvriers devant tout ce qui est organisé, syndicats, partis, et devant la « politique » est un signe caractéristique de la période actuelle... Une série d'éléments avancés sont poussés à la réflexion par les événements actuels et par la politique des partis ouvriers traditionnels... Mais dans sa grande majorité la classe ouvrière reste aujourd'hui fascinée par les aspects négatifs de sa situation ; elle se rend compte que non seulement elle ne peut pas entrer en lutte contre ses directions syndicales et politiques, mais même qu'elle ne peut pas lutter indépendamment de ces directions et sans faire appel à elles, ou en tout cas sans être « coiffée » par elles. » (1)

On sait les formes qu'a prises ce décollement du P.C. : perte continue d'effectifs, baisse du tirage des journaux, incapacité grandissante de mobiliser les ouvriers pour des luttes politiques ou même revendicatives. Que le P.C. et la C.G.T. aient maintenu depuis 1948 leurs voix aux élections politiques ou syndicales ne contredit nullement cette constatation : le lien entre les masses et les organisations bureaucratiques s'est aminci à l'épaisseur d'un bulletin de vote. Le choix électoral est toujours un choix du moindre mal ; l'ouvrier pense qu'un effondrement de la C.G.T. donnerait le signal à une offensive du patronat, la pourriture de la S.F.I.O. supprime toute alternative lors des élections politiques.

Dans la lutte totale qui oppose l'impérialisme américain et l'impérialisme russe les contradictions et les échecs de chacun profitent à l'autre et tendent à être exploités par lui. La bourgeoisie française se réjouit naturellement chaque fois que le P.C. essuie un échec auprès des ouvriers ; mais aussi les journaux occidentaux dénoncent l'exploitation des travailleurs dans l'Est, le président de la General Motors se déclare solidaire des grévistes de Berlin et le directeur du F.B.I. se lamente sur le sort des concentrationnaires russes. La dénonciation par les staliniens du régime capitaliste n'apparaît moins saugrenue que parce que beaucoup plus familière.

Il était donc dans l'ordre des choses que Ridgway vienne en mai 1952 à Paris, que les staliniens invitent la population à le conspuer, que le Gouvernement interdise la manifestation, que les ouvriers ne s'y rendent pas, que Pinay, fort de cette nouvelle déconfiture du P.C., fasse arrêter Duclos, que le Bureau Politique cafouille sur l'attitude à suivre, que la grève de protestation soit un échec et que la presse bourgeoise titre « Victoire ouvrière ». L'histoire n'est généralement pas comparable à un syllogisme, mais cette fois-ci il n'y avait rien dans la conclusion qui ne fut déjà dans les prémisses.

Pourtant l'inattendu, si l'on préfère, l'irrationnel, est arrivé sous forme d'une série d'articles de Sartre. Ayant épuisé le savoir comme Faust, et dissipé sa jeunesse comme César, celui-ci se sent de plus en plus travaillé par le démon de l'action et décidé, tel Platon, à

(1) « Socialisme ou Barbarie », N° 1, page 60.

quitter les prés de Saint-Germain pour la Sicile chaque fois qu'il y a un Congrès à Vienne. Une première « prière d'être inséré dans l'Histoire » par le truchement du R.D.R. ayant été refusée il y a quatre ans, Sartre en avait aussitôt tiré la leçon : en politique, de « gauche » non moins que de « droite », ce qui compte ne sont pas les idées mais le succès : comme il l'écrira élégamment, « l'idée vraie c'est l'action efficace ». Remplir le Vel' d'Hiv', récolter cinq millions de voix aux élections, voilà du vrai, voilà de l'efficace. En vertu de ces considérants, Sartre entreprit de s'approcher du stalinisme. Entreprise pénible, si l'on se souvient de la manière dont les staliniens l'avaient traité jusque-là ; mais on sait également que neuf fois sur dix un intellectuel n'accepte de sortir de la tour d'ivoire que s'il est assuré de recevoir des coups de pied. Il participa donc au Congrès de la Paix, et abreuva d'injures son ami Camus, qui était en train d'accomplir le mouvement opposé. Pathétique, il lui fit remarquer qu'ils étaient tous deux des bourgeois, mais qu'au moins, lui, Sartre, « veillerait à payer » (1). Sévère, il lui intima de chercher dans la Phénoménologie de l'Esprit les raisons de l'excellence du stalinisme et de revenir en octobre.

Là-dessus, les choses se gâtèrent brusquement. Le P.C. appelait les ouvriers à manifester contre Ridgway, et les ouvriers ne bougeaient pas ; on arrêtait le Neveu du Peuple, et le peuple ne faisait rien. Qu'était-il arrivé ? Où était passée l'efficacité ? Depuis quatre ans, les ouvriers se faisaient battre chaque fois qu'ils faisaient grève ; mais c'était des vulgaires luttes revendicatives, de l'économique, du physico-chimique, du moléculaire — bref, sans intérêt. Mais cette fois-ci on était en pleine histoire, dans la praxis jusqu'au cou : une manifestation politique, organisée par le Parti du Proletariat, échouait, le Sous-Chef du Parti se faisait arrêter par les flics au milieu de l'indifférence des prolétaires. Que les ouvriers n'arrivent pas à réussir une grève pour gagner cent sous de l'heure de plus, il n'y a là rien de dramatique ; après tout, Sartre « veillera à payer » les beefsteaks qu'ils n'auront pas mangés. Mais qu'ils ne se mettent pas en grève lorsqu'on arrête Duclos, cela mérite 180 + X pages des « Temps Modernes ».

Ayant donc expliqué dans un premier article, en juillet 1952, que l'U.R.S.S. étant le pays de la révolution, il était normal que le P.C. fasse la politique soviétique et que la classe ouvrière le suive, Sartre aborda dans un deuxième article, publié quatre mois plus tard, le vif de son sujet ; l'explication de la signification du 28 mai et du 4 juin. Qu'étaient le 28 mai et le 4 juin ? Rien. « On n'attendait rien, il ne se produisit rien et sur ce rien, M. Pinay bâtit sa gloire » (et, pensera-t-on ingénument, M. Sartre ses articles). Il faut dire que Sartre a horreur du vide. Il a interprété, dans « L'Être et le Néant », le désir sexuel comme exprimant l'angoisse de l'homme devant les trous. On sait qu'un trou, c'est un rien entouré de quelque chose. Or le 4 juin, qu'était-ce, sinon un trou dans l'Histoire ? Et précisément, ce trou, ce rien lui « a fait peur ». Pourquoi ? Parce que la classe ouvrière a désavoué le P.C. ? Non, la classe ouvrière n'a rien fait de tel, pour une raison simple : « le 4 juin... il n'y avait pas de classe ouvrière ». Ceux qui s'étonnent qu'un tel cataclysme social n'ait pas été signalé par les journaux de l'époque n'ont rien compris à la subtilité de la partie que nous jouons. Il n'y avait pas de classe ouvrière car la classe ouvrière n'existe que pour autant qu'elle suit le parti stalinien : « elle (la classe ouvrière) ne peut le désavouer (Duclos) sans se désavouer elle-même ». Et dans ce cas, il n'y a plus de classe ouvrière, il n'y a que « des individus ». « Si la classe ouvrière veut se détacher du Parti, elle ne dispose que d'un moyen : tomber en poussière. » Et cela, parce que « l'unité de la classe ouvrière c'est son rapport historique et mouvant avec la collectivité, en tant que ce rapport est réalisé par un acte synthétique d'unification qui par nécessité se distingue de la masse comme l'action pure de la pas-

(1) Ce jour-là, la mortalité infantile baissa dans les quartiers ouvriers de Paris.

sion ». Cette « action pure » c'est le Parti ; « le Parti est le mouvement même qui unit les ouvriers en les entraînant vers la prise du pouvoir ».

Tout cela, se dit le lecteur, est peut-être vrai, peut-être faux. Mais qu'est-ce qu'il faut faire maintenant ? Eh bien, il a le choix : il peut d'abord attendre « un des prochains numéros des Temps Modernes », où sera publiée la fin des articles de Sartre. Si cependant sa générosité, son enthousiasme, son impatience le portent vers l'action immédiate et l'empêchent d'attendre l'issue naturelle de cette constipation idéologique, il peut essayer de tirer des maintenant les conclusions de ce qu'il a lu. Il le fera cependant à ses risques et périls, et on ne saurait trop lui conseiller la prudence. Si par exemple il a déduit de ce qui précède qu'il faut au plus vite s'inscrire à ce Parti qui est « la liberté des ouvriers », « l'action pure » qui les « entraîne vers la prise du pouvoir », il prouvera qu'il n'a rien compris à la richesse et à la complexité de la pensée de Sartre. Car celui-ci prend soin d'indiquer qu'il n'est pas d'accord avec le P.C. (sans dire sur quoi) ; qu'il serait cependant possible de conclure avec le P.C. des accords sur des points précis et limités (lesquels ? et qui serait le deuxième contractant ?) ; et, en fin de compte, il laisse entendre qu'il souhaite « une gauche indépendante et en liaison avec le P.C. ».

Si c'est cela, le secret du troisième article, il est charitable d'avertir le lecteur qu'il ferait un meilleur usage de ses deux cents francs en achetant des caramels, comme Sartre de son temps en allant se coucher. Depuis vingt ans dans les quatre coins du monde des gens autrement plus consistants que Sartre ont essayé de fonder, cette gauche indépendante et en liaison avec le P.C. Quelqu'un qui avait dirigé deux révolutions, dont une victorieuse, et créé la première armée prolétarienne a passé ses dernières années tâchant de créer une organisation prolétarienne indépendante prête à faire le front unique avec le P.C., jusqu'au jour où les staliniens l'ont assassiné ; et, pour passer du tragique au ridicule, le P.S.U. aussi travaille « pour une gauche indépendante et en liaison avec le P.C. ». Pourquoi toutes ces tentatives échouent lamentablement, les unes après les autres, quelle que soit la force ou la faiblesse du P.C. sur le moment ? Pourquoi les trotskistes sont-ils toujours assassinés par les staliniens, et pourquoi le P.S.U. est-il condamné à osciller entre la flottille de sous-marins et la bande de mauviettes ? Le nez de M. Martinet peut-être ? S'il eut été plus long ? Doit-on espérer que le nez de Sartre fera mieux l'affaire ?

Pour qu'une « gauche indépendante » se forme dans la réalité, il faut que des gens, et des ouvriers en premier lieu, y adhèrent. Pour qu'ils y adhèrent plutôt qu'au P.C. il faut que des raisons les opposent à ce dernier. Et il faut qu'il s'agisse de raisons fondamentales, non de nuances ou de cheveux coupés en seize. Car les problèmes aujourd'hui sont tellement liés, et les gens tellement intelligents, qu'aucune position partielle ne fournira jamais la base de différenciation suffisante, le fondement idéologique d'une gauche indépendante du P.C. Sartre le sait d'ailleurs, puisqu'il reconnaît que les ouvriers adhèrent au P.C. et le jugent en fonction d'une appréciation d'ensemble de la nature des partis communistes et de l'U.R.S.S. (nous avons expliqué cela aux trotskistes dès 1947). Si l'U.R.S.S. est effectivement un Etat ouvrier et les P.C. des partis prolétariens, les critiques adressées à leur politique deviennent secondaires et même gratuites. Et face à des telles pseudo-divergences, au moment où il est question de troisième guerre mondiale et d'extermination atomique du genre humain, l'ouvrier ira militer dans le P.C. plutôt que perdre son temps avec Sartre et sa gauche indépendante.

Une organisation indépendante ne pourra donc se former qu'à condition de pouvoir montrer que les divergences qui la séparent du stalinisme sont fondamentales, c'est-à-dire concernent la nature même du stalinisme, en U.R.S.S. et ailleurs. Elle ne pourra acquérir d'existence au sein du prolétariat que par une lutte permanente et irréconciliable contre l'idéologie et la politique stalinienne (et bour-

geoise, faut-il le dire). Dans ces conditions, pourra-t-elle être « en liaison avec le P.C. » ? Il est ridicule même de se poser la question.

Il n'est pas besoin de rappeler qu'une orientation idéologique fondamentalement opposée au stalinisme est une condition nécessaire mais non point suffisante pour la reconstruction du mouvement révolutionnaire. Il faut certes aussi qu'une fraction importante de la classe ouvrière arrive d'elle-même à un degré suffisant de clarification politique pour pouvoir reconnaître dans cette idéologie la formulation explicite et cohérente de sa propre expérience. De cette expérience, en train de se faire sous nos yeux, le décolllement des ouvriers par rapport au stalinisme, le refus de participer à des actions clairement ou confusément perçues comme étrangères aux intérêts prolétariens, constituent un moment nécessaire. Et qu'on le veuille ou non, de longues phases de passivités et d'inaction en sont inséparables. Est-il inéluctable que cette expérience s'achève dans un sens positif, par le dépassement de la situation actuelle vers la révolution ? Certes non, l'inéluctable n'a pas de place dans l'histoire. Mais le rôle du révolutionnaire n'est pas de rester fasciné par l'ambiguïté de tout état historique donné, mais de dégager la signification positive qui s'y trouve potentiellement et de lutter pour qu'elle se réalise. Et dans une phase comme celle que nous traversons, cette lutte commence par la formulation à nouveau de l'idéologie révolutionnaire et par la propagation de celle-ci auprès des ouvriers les plus avancés.

Tout cela évidemment est long, et pas facile. Il faut de la patience, beaucoup de patience et d'entêtement. Et il y a toujours eu et il y a toujours quelques-uns qui se sont découvert ou se sont forgé cette terrible patience. Ceux qui ont commencé à temps, ont travaillé dans les organisations qui existent, ont conçu des doutes, ont essayé d'interpréter pas à pas les événements, ont connu la lutte ouverte, ont dû se terrer à nouveau. Ceux-là ils sont payés pour la connaître, la tâche infinie dont Sartre parle galement. Ils la connaissent assez bien pour savoir que la plupart du temps on travaille pour un avenir lointain, encore profondément empêtré dans la gangue du possible et que les moments où l'on peut enfin faire ce qu'on a vécu pour faire sont rares et nullement garantis d'avance.

Mais Sartre ne l'entend pas de cette oreille. Il ne peut pas être patient, lui : il n'a pas de temps à perdre, il vient d'arriver, il doit se rattraper, il lui faut de l'« action » tout de suite. Et pas n'importe quelle action : de l'action efficace, de l'action de grand style. Il toise avec mépris Lefort, qui se contente de la compagnie « d'autres intellectuels et de quelques ouvriers très cultivés ». Lui, Sartre, doit pouvoir haranguer la foule, remplir le Vel' d'Hiv'. Et pour cela, il faut évidemment être « en liaison avec le P.C. ». Qui remplira le Vel' d'Hiv' autrement ? Pas la gauche indépendante, en tout cas. Ce qui permet de prédire qu'à moins qu'il ne laisse tout tomber un jour ou l'autre, il oubliera sa gauche indépendante et ses divergences et s'alignera sur le P.C. (1).

Cette contradiction entre la défense sur toute la ligne du P.C. et des « divergences » mystérieuses ou le désir pudique d'une gauche indépendante n'est pas seule dans les articles de Sartre ; sa compagnie s'est cependant multipliée lorsque Sartre a voulu répondre à Claude Lefort. Dans le numéro d'avril des « Temps Modernes » Lefort avait montré que Sartre n'arrivait à défendre et à justifier le stalinisme qu'en déformant constamment le marxisme et en le ravalant au niveau d'un empirisme rationaliste. La réponse de Sartre, deux fois plus longue que la critique, fourmille d'inepties, de

(1) Ce qui n'implique pas obligatoirement qu'il en deviendra membre : Sartre est beaucoup plus rentable pour le P.C. en n'étant pas membre du parti : « Puisque quelqu'un d'indépendant, comme Sartre, reconnaît lui aussi etc. » Evidemment le P.C. préférerait Bourvil ou Louison Bobet, beaucoup plus populaires, mais on n'a pas toujours le choix.

non-sens, de grossièretés personnelles, d'erreurs de vocabulaire (1) et apparaît surtout comme une explosion d'hystérie ; car en suivant les « démonstrations » de Sartre on s'aperçoit que saisi d'une curieuse ataxie syllogistique il prouve tantôt trop, tantôt pas assez. Cette impression se renforce quand on découvre la masse des contradictions qui y sont contenues ; par exemple :

« ... Si l'on voulait mettre en lumière le finalisme honteux qui se cache sous toutes les dialectiques... » (p. 1575). — « Marx nous a fait retrouver le temps vrai de la dialectique » (p. 1606). Est-ce que toute dialectique cache un finalisme honteux, ou est-ce que la dialectique marxiste n'en cache pas ?

Après avoir ironisé sur l'« expérience cumulative » du prolétariat, contesté que les conditions en soient données dans la réalité, prétendu que cette expérience ne conduit pas à l'unité du prolétariat pendant dix pages (1577-1588), Sartre ajoute froidement : « D'ailleurs, ce n'est pas à vos expériences cumulatives que j'en ai et je pense en effet que le prolétariat tire profit de tout... » (p. 1588.)

On pourrait allonger facilement la liste de ces contradictions, mais il serait superficiel de se borner à les constater. Car dans chacune d'elles les deux termes n'ont pas le même poids. Cela se voit d'abord statistiquement : Sartre consacre régulièrement cinq, dix ou vingt pages dont l'ardeur donne le frisson, à démontrer que sans le parti la classe n'est rien, que les ouvriers sont abrutis, écrasés, transformés en choses par l'exploitation, qu'ils sont passion et le parti action pure, — puis une phrase négligente nous affirme çà et là que le prolétariat a une nature révolutionnaire, qu'il tire profit de tout, qu'il se fait lui-même par son action quotidienne, qu'il est maintenu en mouvement par les conséquences de ses actes. Il indique donc lui-même qu'il ne pense sérieusement que la moitié de ce qu'il dit, et que le reste c'est de la confiture. Et on doit le croire, pour une fois, car non seulement la répartition de ses pages a un sens indépendant de lui, mais surtout ce sont les thèses où il défend la bureaucratie qui ont une signification et une valeur objectives. Une signification, parce qu'elles recourent un puissant courant social et historique, parce qu'elles ont un correspondant partout présent dans la réalité ; le reste, l'action autonome du prolétariat, où donc Sartre la verrait-il aujourd'hui ? Une valeur, parce qu'il y exprime cette justification de la bureaucratie que la bureaucratie se donne mais qu'elle n'a cure d'exprimer elle-même. En fondant la nécessité du parti sur l'abrutissement des ouvriers, ce ballot assène à la bureaucratie le pavé de l'ours, mais accède par là à une dignité et à une existence historique qu'il ne posséderait pas à titre personnel. Nous allons donc le considérer sous son aspect essentiel, un apologiste maladroit mais fervent, autodidacte mais appliqué, pénitent mais agressif, au logos noué mais à la langue déliée — bref, le prototype de l'Intellectuel Moderne en train de construire avec les Matériaux de la Raison l'Arche de l'Opportunité pour traverser le désert de l'Histoire.

La grande familiarité avec la théorie inculquée à l'Intellectuel Moderne un mépris réaliste et salutaire pour les constructions systématiques. Platon ou Spinoza, Fichte ou Marx essayaient de mettre en accord leur philosophie et leur pensée politique. C'étaient des pédants, des parvenus discursifs. L'Intellectuel Moderne a ceci de commun avec ce vieil aristocrate de la pratique, le boutiquier du coin, qu'il confine la théorie à sa juste place : la théorie c'est bon pour les bouquins, mais dans la vie réelle, cela ne sert pas à grand-chose. C'est ainsi que Sartre va expliquer ce qu'est le prolétariat, son parti et comment on peut sauver « la classe ouvrière, la collectivité française tout entière et la paix », sans « faire ou refaire une théorie

(1) « L'homme est objet... du soleil, du chien » (p. 1590). — Développer « l'industrie de production » (p. 1618). — L'universel est ce qui « embrasse une collection entière » (p. 1592). — « Les rapports de production restent individuels » (p. 1574).

du prolétariat ». Cette théorie, dit-il, il lui paraissait « inutile, dangereux et d'ailleurs outrepassant » de la faire.

Ce qui est inutile, dangereux et surtout outrepassant c'est évidemment de bavardocher pendant deux cents pages sur le prolétariat, le parti, leurs rapports etc. sans en avoir une conception générale. C'est là l'attitude d'un rebouteux politique. Mais Sartre est innocent de ce crime dont il s'accable lui-même, et c'est plutôt de ne pas savoir ce qu'il fait qu'il faut l'accuser. Il lui eut été évidemment impossible d'écrire tout ce qu'il a écrit sans avoir une théorie (ou plusieurs), et en fait, de la théorie sur le prolétariat, Sartre il en a à revendre ; il en dégouline, des pieds à la tête. Ce qu'il y a, c'est que comme toute théorie qui ne se sait pas comme telle sa théorie n'est qu'un ramassis confus et contradictoire de préjugés, d'ouï-dire et d'idées mal digérées. Il ne suffit pas de vouloir faire de la théorie pour en faire de la bonne ; mais ne pas vouloir en faire, conduit obligatoirement à en faire de la mauvaise.

La preuve, Sartre l'avait fournie lui-même quatre lignes auparavant, en émettant cette proposition : « Pour moi, la classe se fait, se défait, se refait sans cesse, ce qui ne veut nullement dire qu'elle revienne au point de départ ». Le lecteur tant soit peu sagace aura reconnu là une proposition théorique générale, tellement générale d'ailleurs qu'elle dépasse le terrain de la classe et peut être fécondement appliquée aux quatre éléments, aux gouvernements français, aux expéditions coloniales et aux ratons-laveurs. Tout cela se fait, se défait et se refait sans cesse, et ne revient que rarement à son point de départ.

Mais que le lecteur prenne patience. On n'est encore qu'à la troisième page de la réponse de Sartre ; que diable, dans les cinquante-six qui restent, on la trouvera nichée quelque part, la différence spécifique entre la classe ouvrière et l'être-devenant en général. Voyons plutôt.

Lefort dans sa critique avait indiqué à Sartre que pour le marxisme il y avait des facteurs objectifs (sociaux-historiques, bien sûr) qui tendaient à faire du prolétariat une classe révolutionnaire ; il en avait indiqué les plus importants : la concentration du prolétariat, la coopération que lui impose la production capitaliste, le bouleversement continu des techniques qui ne peut exister que parce que le prolétariat se les assimile. Après avoir dit qu'il n'a jamais « nié les fondements objectifs de la classe », Sartre consacra plusieurs pages de sa réponse pour prouver qu'il n'en est rien, que ces facteurs soit n'ont aucune signification, soit tendent à l'effet contraire, à savoir « écraser » le prolétariat. Il prouva donc trop, même par rapport à son but qui est la « justification » de la bureaucratie, laquelle du coup n'a plus besoin de prolétariat, mais d'exploités en général.

Tout d'abord, la concentration. « La concentration n'agit qu'à travers des milieux et des formes existantes » dit sentencieusement Sartre. Mais qui a dit que la concentration agissait en dehors des milieux et des structures ? Le marxisme n'a pas à faire à la concentration des asperges, ni à la concentration des hommes en général ; il s'occupe de la concentration d'une catégorie précise d'individus — les producteurs industriels —, au sein d'un processus déterminé — le développement de la grande industrie —, dans des lieux donnés — les villes et les usines modernes —, au sein d'un régime donné et d'une histoire donnée — le régime et l'histoire du capitalisme. Sartre croit-il sérieusement que pour un marxiste la réunion par Tamerlan de cent mille cavaliers au milieu des steppes a la même action et signification que la réunion par Ford de cent mille ouvriers dans les usines du Rouge ? Il est simplement stupide d'opposer le prolétariat des U.S.A. que la concentration n'aurait pas rendu révolutionnaire au prolétariat français moins concentré mais plus politisé, pour prouver — quoi en fait ? Que la concentration n'est pas le seul facteur qui importe ? Mais qui a dit qu'il était le seul ? Que la con-

centration n'importe nullement ? C'est ce que Sartre n'ose pas affirmer. Alors ?

Du reste, qu'est-ce qui permet à Sartre de ne voir dans l'histoire du prolétariat américain que « les lamentables compromissions du CIO » et « une indifférence grandissante » ? Quoi, sinon son horizon de paroissien de Saint-Germain-des-Prés et sa conviction profonde que ce qui se passe en France est la norme universelle (on sait bien que la « passion insurrectionnelle » est un article de Paris). C'est certainement ce qui l'empêche de voir l'« indifférence grandissante » du prolétariat français entre 1921 et 1930 ou entre 1947 et X et la « lamentable compromission » par laquelle ses deux partis ont « su terminer les grèves » en juin 1936 ou l'enchaîner à la production entre 1944 et 1947. Si dans l'histoire du prolétariat américain il n'y a que des « lamentables compromissions » et une « indifférence grandissante » qu'est-ce qui y explique la puissance des syndicats, le niveau de vie ouvrier trois fois plus élevé qu'en France ? La bonté des trusts, peut-être ? Leur « mentalité sociale », comme l'expliquent les journalistes parisiens après une tournée de quinze jours outre-Atlantique ? Et pourquoi, face à cette indifférence grandissante et à ces syndicats qui ne demandent qu'à se compromettre lamentablement, les trusts au lieu de diminuer les salaires concèdent des augmentations ? C'est sans doute qu'ils ne sont pas informés sur le CIO et le prolétariat américain. Ça leur apprendra à s'abonner aux « Temps Modernes », au lieu d'entretenir grassement des imposteurs qui se présentent comme spécialistes des « Labor relations » et qui s'y connaissent moins que Sartre.

Mais l'essentiel n'est pas là. Car par le moyen de cette tautologie apparemment innocente — que « la quantité ne pouvait produire d'effets sociaux sinon dans le cadre d'une société déjà structurée et en fonction des structures existantes » — on masque une vérité beaucoup plus importante, à savoir que les structures sont modifiées sous la pression des quantités. Les structures n'existent pas éternellement, et dans leur bouleversement le changement des quantités joue un rôle fondamental. La concentration du capital qu'est-ce d'autre sinon une modification continue de la dimension absolue et relative des entreprises ? Mais cette concentration en se développant altère, graduellement ou brutalement, une série de structures particulières, économiques et sociales. Marx a analysé trop longuement le passage de la coopération simple à la manufacture d'abord, à la grande industrie ensuite et ses effets sur la classe ouvrière pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Ensuite, la coopération. En attribuant à Lefort l'idée que le capitalisme développe idylliquement un prolétariat qui n'est que positivité (on ne sait pas où Sartre a-t-il pris ça) Sartre se donne le ridicule de vouloir prouver que « la coopération n'est pas vécue par l'ouvrier comme le signe heureux de la solidarité », qu'on y fait « l'expérience de la dépendance ». Il semble ne pas soupçonner que c'est ce qu'on veut lui faire comprendre et ce qu'on dit depuis Marx : que le procès de la production capitaliste « unit, éduque et dresse » les ouvriers dans le sentiment de leur dépendance réciproque et leur inculque, qu'ils le veuillent ou non, à la fois l'idée de l'ineffabilité de cette dépendance et le refus de la forme aliénée que celle-ci prend dans l'usine et dans la société capitaliste.

Enfin, le bouleversement continu de la technique. Ici Sartre est « franchement » indigné. Quelle infamie, en effet ! L'usine qui estropie l'ouvrier, le travail parcellaire qui ruine la belle « culture professionnelle » d'antan, la « connaissance intuitive du matériau » ! Voir autre chose dans tout cela que la destruction et la noirceur, il faut « manquer d'imagination » à la fois et de cœur. Sartre lui n'en manque pas ; et son cœur poussant son imagination, il décrit longuement l'« abrutissement » des ouvriers, leurs « psychoses », cette vie végétative où l'« on rentre, on dîne, on bâille, on dort ».

Ici on s'étonne. Car Lefort en a vu, des ouvriers. Il en a vu plus que Sartre n'en verra sa vie durant, et de plus près. Il a Marx chez

lui, les pages coupées, annotées. Il n'a donc rien compris à ce qu'il voyait, à ce qu'il lisait ? Ou bien ce qu'explique Sartre est-il une découverte nouvelle qu'il enfouit par modestie entre des citations de Marx et des références aux biologistes et aux psychotechniciens ?

Non, bien sûr. Rien de tout cela n'est nouveau et tout le monde le sait depuis longtemps. Mais ce qui est relativement nouveau, est la volonté de ne voir que cela dans les rapports du prolétariat et du développement technique. Oh, tout relativement : Sartre a des précurseurs. Ainsi un jour, il y a quelque dix ans, Burnham a annoncé sa grande découverte : Marx s'était trompé, le prolétariat devenait de moins en moins capable de gérer la société, les qualifications professionnelles se perdaient dans le capitalisme moderne, etc. Le rôle de successeur du capitalisme, dévolu par Marx au prolétariat, celui-ci se trouvait désormais incapable de le remplir. D'où la mission historique positive des « managers », c'est-à-dire des bureaucrates (1). Prémisses et conclusion ne diffèrent pas chez Sartre, sauf que lui préfère une bureaucratie particulière : celle du parti stalinien.

On retrouvera cet aspect de la question, comme aussi l'influence du bouleversement technique, plus loin. Mais attardons-nous un instant sur le pédantisme avec lequel Sartre apostrophe Lefort : « ... peut-être songez-vous à l'influence « culturelle » du travail parcellaire : en ce cas, je regrette de vous le dire, les enquêtes anglo-saxonnes et allemandes (!) crèveront votre beau rêve : l'influence culturelle du travail parcellaire est entièrement négative, il a liquidé la culture professionnelle etc... » Cette simple phrase prouve que Sartre ni ne connaît ni n'est capable d'imaginer ce dont il parle ; seul un fou pourrait penser que le travail parcellaire puisse en tant que tel avoir une influence culturelle, et les enquêtes anglo-saxonnes et allemandes sont fort utiles sauf pour prouver que 2 et 2 font 4. Les bêtises qu'on attribue à ses adversaires indiquent simplement les bêtises qu'on est capable de produire soi-même. Sartre ne soupçonne pas que tout le monde n'est pas dans son cas, en train de découvrir la classe ouvrière, le travail parcellaire et le reste, qu'il y a des gens — dont Lefort — qui passent leur vie à réfléchir sur ces questions, qu'ils réfléchissent peut-être mal mais qu'on ne leur apprend rien en leur disant que les parties sont contenues dans le tout, qu'un chien a quatre pattes et que le travail parcellaire a une influence négative sur la culture professionnelle ?

Mais est-ce que le travail parcellaire a une influence « entièrement négative » sur la classe ouvrière ? Laissons là le Wagner des « Temps Modernes » et ouvrons Marx :

Après avoir décrit les ouvriers de la période artisanale, Marx conclut : « ... les artisans du moyen âge s'intéressaient encore à leur travail spécial et à l'habileté professionnelle, et cet intérêt pouvait aller jusqu'à un certain goût artistique borné. Mais c'est également pour cela que tout artisan du moyen âge s'absorbait complètement dans son travail, y était doucement assujéti et lui était subordonné bien plus que l'ouvrier moderne à qui son travail est indifférent. » (2)

On respire immédiatement un air différent, on se sent élevé à un autre niveau de réflexion historique. Pour Marx, l'activité artisanale et la culture professionnelle y relative permettent une réalisation de la personnalité individuelle (l'artisan s'intéresse à son travail spécial), réalisation qui atteint une valeur historique (« un certain goût artistique borné »). Mais le négatif domine : l'absorption dans ce travail spécial, l'horizon borné, la subordination, qui n'est pas une subordination imposée, mais une subordination beaucoup plus lourde, puisqu'elle est acceptée, intériorisée, valorisée par l'individu. Le professionnel veut être un bon professionnel, il en est fier ; mais du point de vue de l'histoire ultérieure cette fierté est ineptie, le but que doit s'assigner l'humanité n'est certes pas de produire des parfaits tailleurs, carrossiers ou tisserands. Cette situation est dépassée par le

(1) L'ère des organisateurs, p. 56-58.

(2) L'idéologie allemande, p. 206 de l'éd. Costes (Tome VI).

capitalisme. En ruinant les bases objectives de la belle culture professionnelle, le capitalisme détruit certes la réalisation personnelle dans un travail particulier, mais il fait plus que cela : il en supprime le sens et démontre dans la pratique à l'homme l'ineptie qu'il y a à mettre sa fierté et le sens de sa vie dans une activité que les machines accomplissent mieux et plus vite que lui. Et, en montrant le caractère accidentel de la liaison de l'homme avec tout travail productif particulier, il démontre mieux que toute philosophie que la production matérielle n'a pas de sens par elle-même mais en tant que moyen, qu'elle n'est que « le royaume de la nécessité sur lequel doit s'élever le royaume de la liberté, dont la réduction de la journée de travail est la présupposition essentielle ». L'ouvrier se révolte contre le fait d'être traité comme un accident, et apprend chaque jour que dans la production moderne il ne peut être traité que comme un accident ; il ne peut en sortir qu'en devenant une brute ou en s'emparant de la production et en la réduisant à sa vraie signification d'activité subalterne de l'homme. En même temps, l'interchangeabilité des tâches lui indique dans la pratique que tous les modes de production particuliers peuvent être dominés par l'individu moderne, qu'en attendant ils dominent.

Qu'est-ce qu'il comprend à tout cela, Sartre ? Rien, il faut croire. Lefort ayant parlé d'interchangeabilité des tâches, Sartre lui répond que l'interchangeabilité des individus engendre surtout la peur du chômage ! Ce monsieur serait-il même « remarquablement intelligent », qu'il lui faudrait connaître un peu les choses dont il parle. L'interchangeabilité des tâches, c'est ce phénomène typique de l'industrie moderne qui rend capable un O.S.-machine de travailler pratiquement sur toute machine produisant en série, après une mise au courant qui varie de quelques minutes à quelques jours, et dont la base objective-technique est que l'immense majorité des machines modernes sont des dérivés ou des spécialisations de deux ou trois types de machines universelles. Cela, c'est l'universalité devenue objet — objet historique — et on essaie de faire comprendre à Sartre qu'elle appelle un corollaire chez le sujet qui a inventé ces instruments, les adapte et les utilise (1). Mais « remarquablement intelligent » il ne l'est décidément pas. Car s'il l'était, même dans son ignorance, il ne confondrait pas l'interchangeabilité des individus et l'interchangeabilité des tâches. S'appelleraient-elles constamment l'une l'autre, qu'il ne faudrait pas confondre les deux aspects qu'elles expriment dans le phénomène, et dont émergent des significations différentes. Mais elles ne s'appellent pas nécessairement l'une l'autre et l'interchangeabilité des individus existe indépendamment de celle des tâches. Les tailleurs, les cordonniers, les instituteurs sont interchangeables au sein de leur corporation (interchangeabilité des individus) mais non pas les uns avec les autres (interchangeabilité des tâches). Et il est malhonnête, par-dessus le marché, d'insinuer que Lefort voit déjà réalisé dans l'ouvrier parcellaire « l'universel concret de l'individu à développement intégral », au moment où celui-ci dit que l'automatisation « rend sensible l'ouvrier à une universalité que seule l'abolition de l'exploitation pourrait lui permettre de conquérir ».

Sartre veut donc prouver, pendant quelques pages, que la situation objective du prolétariat ne peut pas avoir de signification. Et qu'est-ce qu'on veut prouver, nous autres, depuis Marx ? Que le prolétariat, placé dans cette situation, tendra à en avoir une expérience commune, et que cette expérience est un de ses moments constitutifs en tant que classe. Or Sartre, aussi à l'aise sur le terrain de la philosophie que sur celui de l'économie, repousse cette idée : on ne peut pas prouver « l'unité du prolétariat par celle de son expérience », car « l'unité de l'expérience, quand elle se ferait progressivement, sup-

(1) On trouvera un développement remarquable de cette idée dans F « Ouvrier américain », de P. Romano et R. Stone, publié dans les numéros 1 à 8 de « Socialisme ou Barbarie ».

pose l'unité du prolétariat ».

Voici une phrase vide de sens. Car il ne s'agit pas ici de théorie de la connaissance, ni du Je comme principe de l'unité synthétique de l'apperception. Il s'agit de savoir si les ouvriers en tant qu'ouvriers tendent à participer d'une expérience commune, et si dans cette expérience, qui s'étale dans le temps, il y a une succession significative, autrement dit si l'après se juxtapose seulement à l'avant ou le dépasse. Il s'agit, en un mot, de savoir, si l'on peut parler d'une histoire du prolétariat.

Est-il besoin de supposer l'unité ontologique ou transcendentale d'un groupe pour parler de l'unité de son expérience ? Quel est le principe d'unité de l'expérience de cette vingtaine de gosses qui ont tous traversé la même école et joué dans les mêmes terrains vagues toute leur enfance durant (expérience partielle, bien sûr) ? Quel autre que l'identité de l'école, des instituteurs, du quartier, de l'âge ? L'unité de l'expérience, dans la mesure et dans les limites où elle existe, est posée par l'identité ou la similitude des conditions objectives dans lesquelles se trouve placé le groupe. Dire que chaque individu appartenant au groupe percevra ces conditions et les traduira dans une expérience d'après des structures qui lui sont propres, est vrai à l'échelle d'une microsociologie ponctuelle, mais devient une source de sophismes si l'on considère des masses à l'échelle de l'histoire. Si le « groupe » considéré se réduit à deux individus assistant au même événement rapide, il est douteux même qu'ils aient « la même perception » de l'événement (i.e. qu'ils traduisent de la même manière dans le langage la description matérielle des faits) ; les éléments perçus différemment par chacun seront nombreux et importants et de toute façon différente sera la signification que chacun attribuera aux faits. Mais si le groupe en question comprend des millions d'individus qui pendant des générations, de la naissance à la mort et sous tous les rapports essentiels (1) font face à des conditions identiques ou similaires, il y a fort à parier que l'unité de son expérience ira très loin. Les traits communs émergeront, graduellement ou par à coups, chaque individu tendra à reconnaître dans l'autre le porteur d'une expérience essentiellement similaire. L'unité de l'expérience « du prolétariat », est tout d'abord l'unité de l'expérience de ces millions d'individus que le capitalisme place dans des conditions identiques, et par tant elle ne suppose au départ que l'unité de système capitaliste (et bien sûr aussi, le fait que les exploités soient des sujets possibles d'une expérience en général, autrement dit des hommes). Ce n'est là, à n'en pas douter, que le début de l'histoire, et il se passe des longues années sinon des siècles avant que cette expérience commune des individus ne soit réciproquement reconnue, élevée à la certitude de l'appartenance définitive et inexorable à un ensemble qui dépasse les individus, transformée de solidarité passive en action collective. On y viendra dans un instant. N'empêche que la circularité pseudodialectique posée par Sartre est un mauvais calembour. Le capitalisme crée des ouvriers, et leur impose une expérience commune ; il leur impose même l'idée d'une appartenance à une classe. Sartre répète tout le temps qu'il n'est pas ouvrier ; mais n'a-t-il jamais été salarié ? Quand le patron ou l'administration dit : je baisse ou j'augmente les salaires de tant, j'augmente ou je diminue les heures de travail de tant, qu'est-ce qu'ils font d'autre sinon attraper cette masse d'individus par le collet et leur gueuler dans l'oreille : pour moi, vous n'êtes pas Dupont, Durand ou Sartre — vous êtes un exemplaire accidentel de la catégorie salariés, et si cela ne vous plaît pas, voilà la porte. Et si le salarié trouve la situation qu'on lui fait insupportable, faudra-t-il qu'il ait une carte du parti dans sa poche ou les œuvres complètes de Maurice Thorez chez lui, pour arriver à penser que ceux qui se trouvent à sa droite ou à sa gauche, doivent la trouver également

(1) Là nous faisons bien sûr un choix. Nous décidons qu'être salarié dans l'industrie, par exemple, est un rapport essentiel tandis qu'avoir ou non des cousins ne l'est pas.

insupportable, pour en discuter avec eux, pour que l'idée d'une réaction commune leur vienne ? Est-ce que dans tout cela on fait simplement l'expérience « de la dépendance », ou est-ce qu'on fait l'expérience de la dépendance en commun et de la réaction commune comme seule réaction possible ? Le prolétariat en soi est d'abord matière à exploiter par le capital. Cet en-soi est déjà dépassé en tant que tel dès qu'il y a expérience de l'exploitation, dès qu'on ne se limite pas à être exploité, mais on se sait exploité (et dans les conditions capitalistes, on se sait exploité immédiatement en tant que participant à une catégorie sociale). Cette expérience est déjà un pour soi élémentaire, pour soi qui est pleinement affirmé dès que l'expérience n'est plus passivement acceptée, mais devient, par l'action commune contre la situation commune, pratique active, grève, révolte ou révolution. Et désormais, le prolétariat sera cela, la possibilité permanente qu'ont les prolétaires de se poser dans la pratique pour soi en tant que classe. Que dans les conditions du capitalisme cela les amène à se donner comme objet le pouvoir et comme but le communisme, c'est une autre histoire ; on y viendra. Mais à partir de ce moment, il est vrai non pas que l'unité du prolétariat en se faisant fait l'unité de l'expérience, mais que l'histoire du prolétariat est l'histoire des efforts de ces hommes à se poser pour soi et à s'emparer du pouvoir.

Mais cela ne va pas, dit Sartre : « Le prolétariat est écrasé par un présent perpétuel. » Littérature. Ce serait vrai à la rigueur des animaux, certainement pas des prolétaires. S'il en était ainsi, l'histoire (l'Histoire) serait terminée à l'heure qu'il est. Pour appuyer cette absurdité, Sartre cite Marx, qui disait : « Ce bouleversement continu des modes de production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette obscurité perpétuelle distinguent l'époque bourgeoise. Tous les rapports sociaux traditionnels et figés se dissolvent ; ceux qui les remplacent vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier » — mais qui concluait, ce même passage, par une phrase que Sartre escamote : « Tout ce qui est solide s'évanouit, tout ce qui est sacré est profané et en fin de compte l'homme est obligé d'envisager avec des sens sobres ses conditions réelles de vie et ses relations avec son espèce. » (Soul. par nous.)

Cela devient donc de la falsification. Pour Marx, le « bouleversement continu » que le mode de production capitaliste apporte aux rapports sociaux est, bien sûr, ce qui oblige l'homme à se débarrasser du solide, du figé, du traditionnel et du sacré et d'envisager « avec des sens sobres » ses conditions de vie et ses rapports avec autrui. C'est ce qui le force à voir dans ce qui simplement est là quelque chose qui est nécessairement voué à la destruction ; c'est ce qui détruit la domination exercée par le purement hérité et donc accidentel. Le bouleversement continu, veut dire Marx, soumet l'homme à un double apprentissage : il démolit les mystifications qui recouvrent la réalité des rapports sociaux, mais aussi, encore plus profondément, il démontre la relativité de ces rapports et de tout ce qui est donné, même dans la réalité. Il force l'homme à voir que la réalité est le produit — jusqu'ici aveugle — de l'action de l'homme, donc qu'il peut la transformer. Et c'est parce que la classe ouvrière est placée au cœur de ce processus de destruction perpétuelle, de révolution permanente dans la réalité qui domine toutes les autres, la réalité de la production, qu'elle tend à être classe révolutionnaire et classe universelle.

Marx disait donc : la classe ouvrière fait l'expérience de ce bouleversement perpétuel, donc elle est obligée de comprendre et de dépasser la relativité du présent. Sartre lui fait dire : la classe ouvrière fait l'expérience de ce bouleversement perpétuel, donc elle en est abasourdie. Sartre fait pire que falsifier Marx : il lui attribue sa propre superficialité.

« Les ouvriers nouveaux qui surgissent vers 1910, continue Sartre, comment pouvez-vous imaginer qu'ils vont reprendre les traditions aristocratiques (!) du syndicalisme révolutionnaire et des professionnels ? Changement, oui ; changement historique (soul. par nous)

et cumulatif, sûrement pas ». On comprend ce que l'histoire veut dire pour Sartre : c'est ce qui pousse lentement et sûrement, comme une barbe. L'historique serait donc le sédimenté, le graduel, l'additif. On pensait jusqu'ici que, plutôt que les barbes et les archives de notaire, l'histoire c'était les guerres, les révolutions et les bombes atomiques.

Mais le mot n'a pas d'importance, c'est une des cinquante-neuf expressions malheureuses de l'article en question. Il y a en effet changement historique (au sens vrai) du prolétariat, c'est-à-dire bouleversement, entrée en masse de nouvelles couches dans l'industrie, reprise de la lutte après des longues périodes d'inaction. Et alors ? Il y a ou il n'y a pas une histoire de l'humanité, mais ce ne sont pas les catastrophes, les guerres, les invasions et les révolutions qui prouvent qu'il n'en a pas une. Ceux qui ont essayé de montrer qu'il n'y a pas d'histoire en général n'ont pas fait appel pour le montrer à ce genre d'événements, mais à une analyse des diverses cultures historiques qui dégagerait de chaque période des significations sans liaison véritable et organique les unes avec les autres. C'est évidemment une entreprise qui se contredit elle-même, mais Sartre aurait pu sans contradiction essayer de montrer que les sens qui peuvent se dégager de chaque phase de l'existence du prolétariat ne sont pas cohérents, ne s'impliquent pas mutuellement ; pour cela, il aurait fallu analyser au moins deux étapes du mouvement ouvrier et montrer qu'elles n'ont aucune espèce de communication ou pire, qu'aucune n'a de signification, qu'elles ne sont que chaos et incohérence.

Au lieu de cela, il fait du bouleversement un nouvel absolu, et caricature Marx comme Cratyle caricaturait Héraclite : Tu n'entreras pas une seule fois dans le même fleuve. Car le « bouleversement continu » est le bouleversement des modes de production, des rapports sociaux, de l'organisation et des idées — mais n'est certainement pas un vidange continu des usines. Cela n'a jamais voulu dire qu'à intervalles réguliers les usines sont entièrement nettoyées de leur personnel, et que des individus tombés du ciel s'y installent. C'est ainsi qu'il faut expliquer à un gosse que saler sa viande ne veut pas dire vider la salière dans son assiette. Même aux moments où le capitalisme crée un afflux de nouvelles masses dans les usines — par exemple aux U.S.A. entre 1940 et 1945 — la majorité reste composée de types qui étaient là avant, qui continuent, et avec lesquels les nouveaux se mêlent.

Puis il y a en effet les partis. Certes pas le Parti Absolu, l'Idée du Parti, le Parti Un, Sphérique et Egal partout à soi, auquel a à faire Sartre, mais les partis contingents et mortels, composés d'individus périssables qui viennent de la classe et qui y retournent. Dans les partis et à travers les partis se forment des militants qui non seulement sont à la pointe de l'action mais tendent à réfléchir systématiquement sur l'expérience des luttes, qui passent ensuite dans d'autres organisations en transportant cette expérience et cette réflexion. Mais on voit déjà qu'il faut généraliser ; il ne s'agit plus des partis, en tant que tels, il s'agit des militants et plus généralement de l'avant-garde de la classe, dont Sartre ne dit évidemment pas un mot, c'est-à-dire des ouvriers qui tendent plus souvent que d'autres à participer aux luttes économiques ou politiques ou à en prendre l'initiative, à réfléchir sur celles-ci, à penser toujours dans la perspective des luttes futures. La classe ouvrière n'a pas de mémoire autre que celle des individus qui la composent, car elle n'est ni un individu ni un groupe avec des institutions gardiennes de mémoire, et la réponse au problème de l'unité historique de l'action prolétarienne se trouve ailleurs. Mais dans la mesure où quelque chose comme une « mémoire » de classe existe, elle peut être localisée dans cette avant-garde. « Tous les observateurs ont remarqué que les jeunes ouvriers n'ont presque aucune connaissance des grèves de 1936 », dit Sartre. Sacrés observateurs, ce qu'ils sont perspicaces ! Il est vrai qu'avant de se mettre en frais ils auraient pu penser que les jeunes ouvriers d'aujourd'hui avaient trois ans en